

D U M Ê M E A U T E U R

Aux mêmes éditions

ŒUVRES COMPLÈTES

- T. 1 Le Phénomène humain, 1955
- T. 2 L'Apparition de l'Homme, 1956
- T. 3 La Vision du passé, 1957
- T. 4 Le Milieu Divin, 1957
- T. 5 L'Avenir de l'Homme, 1959
- T. 6 L'Énergie humaine, 1962
- T. 7 L'Activation de l'Énergie, 1963
- T. 8 La Place de l'Homme dans la nature, 1963
- T. 9 Science et Christ, 1965
- T. 10 Comment je crois, 1969
- T. 11 Les Directions de l'avenir, 1973
- T. 12 Écrits du temps de la guerre, 1976
- T. 13 Le Cœur de la matière, 1976

Sur le bonheur, 1966

Sur l'amour, 1967

Être plus, 1968

Le Prêtre, 1968

Lettres à Jeanne Mortier, 1984

Hymne de l'Univers
«Points Sagesses», 1993

Le Milieu Divin
«Points Sagesses», 1993

Pierre Teilhard de Chardin

SUR LA SOUFFRANCE

PRÉFACE DE PIERRE-JEAN LABARRIÈRE

Éditions du Seuil

ISBN 2-02-023971-X
(ISBN 2-02-002869-7 1^{re} publication)

© Éditions Grasset, 1961 pour les extraits de *Genèse d'une pensée*,
1965 pour les extraits de *Écrits du temps de la guerre*,
et 1968 pour les extraits de *Accomplir l'Homme*

© Éditions Desclée de Brouwer pour les *Lettres à Léontine Zanta*

© Éditions du Seuil, 1957 pour les extraits du *Milieu Divin* ;
1962 pour les extraits de *L'Énergie humaine*,
et 1965 pour les extraits de *Science et Christ*

© Éditions du Seuil, pour la composition du présent volume,
1974 et avril 1995, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Le temps n'est déjà plus où le nom de Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) était le symbole d'une ouverture réciproque entre religion et science. L'audience qu'il s'était acquise immédiatement avant le concile Vatican II près de nombreux universitaires, croyants ou non, avait fait de lui un label d'excellence en tout ce qui regarde le destin spirituel d'une humanité engagée, à ses yeux, dans une immense aventure que l'on a qualifiée avec justesse de « cosmomystique ». Un certain pessimisme post-structuraliste marqué de défiance à l'égard de l'homme et de ses possibilités, conjugué de surcroît avec la peur des extrémismes religieux, a semblé mettre en échec son inaltérable optimisme humain et christique. Mais la force de cette pensée et la séduction verbale dont elle se pare la promettent à des résurgences que l'on voit s'esquisser ici et là, bien au-delà des engouements passagers.

Teilhard peut être compté parmi les grands scientifiques de notre siècle. Son champ d'action intellectuel s'étend de la géologie à la paléontologie des mammifères et à la préhistoire de l'homme. En ces trois domaines, il a mené sur le terrain, en Chine surtout mais aussi

en Afrique au cours des dernières années de sa vie, des recherches qui continuent de compter. La découverte, avec son équipe, de l'homme fossile de Choukoutien (le sinanthrope), datant de quelque cinq cent mille années avant notre ère, et la preuve qu'il s'agissait là d'un authentique *homo faber*, ont permis d'élargir et de préciser la connaissance que l'on s'efforce d'acquérir des origines de l'homme. Son hypothèse portant sur le lieu de naissance de l'*homo sapiens*, dans la région du lac Tanganyika, reste de nos jours la plus plausible pour nombre de savants.

Ces investigations concernant l'époque paléolithique ont servi de point d'appui à Teilhard pour élaborer une vision grandiose qui réinterprétait les évolutionnismes du siècle dernier dans la visée d'une cosmogénèse résolument tournée vers l'avenir. Teilhard sut faire échec à toute conception cyclique du temps; son regard balaie les millénaires et dispose les grands moments de l'histoire du monde et de la vie le long d'un axe ou d'une spirale qui, passant par deux seuils – naissance advenue de la vie, naissance à venir à la réalité pleinement spirituelle – entraîne le cosmos entier vers une extase, celle du « point Omega » qui marquera, au terme d'une convergence des forces disséminées dans l'univers, la naissance dernière à l'ultra-humain. Loi de complexité-croissance, « énergie de Personnalisation » tout entière ordonnée à ce dépassement-accomplissement: un mouvement dans lequel Teilhard découvre, en filigrane, la haute figure d'un Christ cosmique dont il pressent l'annonce dans les écrits de saint Paul, et qui seul, selon lui, peut donner sens à cette cosmogénèse, à toute biologie évolutive.

C'est ici que le mystique prend le relais du savant et

du philosophe. Ou plutôt, il montre alors qu'il l'accompagnait depuis le début, car en vérité, dans ce système de pensée, l'un ne pourrait subsister sans l'autre. Le fond de la vision teilhardienne est sans doute la conviction que la matière elle-même est lieu d'affirmation et d'émergence d'une énergie spirituelle infinie. Énergie qui trouve son support et sa finalité dans les traits d'un Christ « pantocrator » aux origines et qui, en même temps, consume et mène à leur terme toutes les énergies de l'univers. Vision indiscernablement scientifique et religieuse: pour Teilhard, amoureux du Monde et de la Matière – il écrit toujours ces termes, ainsi que quelques autres, avec une majuscule initiale, puisqu'il s'agit à ses yeux de véritables transcendants –, le spirituel lui-même est *physique*; il est en fait, dans le réel, la seule Réalité qui vaille. Vision servie par une langue qui déploie en périodes de facture éminemment classique un outillage symbolique de grande richesse, archétypes jungiens du *centre*, de l'*eau*, du *feu* et de la *lumière*, avec un lyrisme que l'on pourrait tenir pour daté et légèrement suranné, mais qui conserve sa puissance d'entraînement.

C'est sur le dessin de cette fresque que se détachent les propos sur la souffrance contenus dans les pages qui suivent. Ils sont tirés de l'ensemble de son œuvre – *L'Énergie humaine*, *Le Milieu Divin*, *Genèse d'une pensée*, *Science et Christ*, entre autres; mais aussi, et de façon fort large, de sa correspondance, surtout de celle qui date du temps où, pendant la Grande Guerre de 1914 qu'il vécut en qualité de brancardier sur le front, il connut les larmes et le sang.

Quelle fut son attitude face à ce qu'il appelle « le côté décidément négatif de nos existences – celui où notre

regard, aussi loin qu'il cherche, ne discerne plus aucun résultat heureux, aucune terminaison solide, à ce qui nous arrive ? Point de résignation passive et veule, mais d'abord une volonté de lutte. Le détachement, dans cette visée, prend forme et figure de « sur-attachement », et la nécessaire excentration de soi n'a sens que d'amener l'homme à se « sur-centrer sur Dieu ». Affirmation générale que Teilhard, à sa manière accoutumée, assoit en disposant les étapes d'une analyse qui se veut, à ses yeux, de pleine rigueur.

Au point de départ, une vision du mal et de la souffrance que l'on pourrait dire « physicienne » — avec, à la clef, reconnaissance de son caractère inéluctable et « naturel ». « Plus l'Humanité se raffine et se complique, plus les chances de désordre se multiplient et leur gravité s'accroît ; car on n'élève pas une montagne sans créer des abîmes, et toute énergie est également puissance pour le bien et pour le mal. » A ce premier niveau, la souffrance apparaît presque comme la contrepartie nécessaire d'un bien de plus vaste portée ; en elle s'exprimerait la « dure loi de la Création », soumise à la dispersion du Multiple, et devant tendre à l'instauration d'une Unité amoureuse. Gestation, croissance : « Le Monde se construit » — « Il y a une affaire en train dans l'Univers. » L'homme et toutes choses sont promis à un « remaniement organique complet » — et cela ne peut se faire sans que soient distendues douloureusement les capacités d'accueil, corporelles et spirituelles, qui sont le lot des humains.

Souffrances de croissance, mais aussi « puissances de diminution » ; Teilhard rassemble ces dernières sous le terme de « passivités ». Face à elles, la première réac-

tion, qui est aussi celle d'un Dieu affronté autant que l'homme lui-même à cette dure loi du devenir, doit être de lutter et d'opposer une « résistance au Mal », à cette « imparfaite organisation du Multiple » en l'homme et autour de l'homme. Ces « servitudes du monde », cette « résistance des choses » ne sont « aucunement voulues de Dieu ». « Elles représentent la part d'inachèvement et de désordre qui gâte une création non encore parfaitement unifiée ». « A ce titre, elles déplaisent à Dieu ; et Dieu, dans un premier temps, lutte avec nous (et en nous) contre elles. Un jour Il en triomphera. »

Jusqu'ici rien que de fort classique, et Teilhard peut être mobilisé sous la bannière de ceux qui s'engagent à l'extrême pour que cessent les souffrances qui accablent l'humanité. Mais là ne s'arrête pas la réflexion ; on peut même dire que, cette évidence engrangée, l'essentiel pour lui est ailleurs. Il tient dans la capacité qu'a le croyant d'*inverser* le cours des choses, de *convertir* le mal, et de faire sortir un bien de la détresse sans nom qui d'aventure s'abat sur l'homme — et qui aboutira, pour chacun, à la dissolution de son être physique, à la victoire apparente, en lui, des forces de dispersion.

Une telle orientation de pensée ne fait-elle pas hâtivement litière de l'attitude qui consiste à refuser sans faux-fuyant, sans échappatoire possible, ce qui est et doit demeurer inacceptable ? Il ne semble pas, en fait, car il convient de rendre cette justice à Teilhard : la « résignation » qu'il prône n'a que peu de chose à voir avec une soumission doloriste ou dépourvue d'ampleur à ce que — joie ou souffrance — l'on tiendrait uniformément pour « volonté de Dieu ». Lutte et acceptation sont pour lui coextensives ; et, de surcroît, l'« acceptation » est toujours

vue comme une réalité active, une nouvelle manière de lutter qui, sans se dresser contre l'impossible, le tourne et le transforme pour extraire de lui l'énergie dont il est porteur.

Car si la matière recèle une « énergie spirituelle », il faut dire aussi bien et plus encore que « dans la souffrance est cachée, avec une intensité extrême, la force ascensionnelle du Monde ». Malades et souffrants sont directement en prise sur cette « énergie possible », et c'est à eux qu'il revient « de sublimer, de spiritualiser le travail général de progression et de conquête ». Répartition des rôles ? On ne peut lire sans émotion les lignes ardentes dans lesquelles Teilhard évoque les destins croisés et complémentaires assumés par lui-même et par l'une de ses sœurs, grande malade à vie : « O Marguerite, ma sœur, pendant que, voué aux forces positives de l'Univers, je courais les continents et les mers, passionnément occupé à regarder monter toutes les teintes de la Terre, vous, immobile, étendue, vous métamorphosiez silencieusement en lumière, au plus profond de vous-même, les pires ombres du Monde. Au regard du Créateur, dites-moi, lequel de nous deux aura-t-il eu la meilleure part ? »

Cette rédemption – « un surcroît d'Esprit naissant d'un défaut de Matière » – le « miracle, constamment renouvelé depuis deux mille ans, d'une Christification possible de la Souffrance ». Au-delà d'une prise de distance universalisante, qui pourrait ressortir d'un stoïcisme altruiste – nous succombons, mais l'Humanité progresse, « nous ressemblons à ces soldats qui tombent au cours de l'assaut dont sortira la Paix » – au-delà même de l'acceptation raisonnable d'une épreuve luci-

dement portée, qui laisse l'homme « agrandi, trempé, renouvelé », la « cosmomystique » de Teilhard est source d'une intelligence *positive* de la Souffrance et de la Mort – quasi sacralisée par lui sous le couvert de ces majuscules. De simples signes d'une « croissance inachevée », ces éléments négatifs se transforment en « Réalité vigoureuse », il y a une « joie (saine) de la mort », une perception juste de « son harmonie dans la Vie ». « Vertige », certes, mais ne peut-on « utiliser l'horrible et repoussante souffrance » pour « progresser », et, par le jeu d'une « libération », d'une « nudité » consentie, usant du mal « à la manière d'un sacrement », tendre enfin à un « paroxysme de vie » ? Alors, la désorganisation corporelle peut être lue comme une « marche vers le plus réel ». Or le Christ a opéré ce retournement de nos vues et de nos craintes ; et c'est en lui que nous devenons capables d'échapper à la « domination du Multiple » et de surmonter « l'horreur que la destruction nous inspire ».

Est-ce là quelque nouveau *Deus ex machina*, le repli peu glorieux – opium du peuple – sur une justification de l'injustifiable ? La frontière est étroite entre une démission qui serait refus de comprendre et d'agir et la décision d'épouser en l'infléchissant la voie d'une souffrance qui distend nos fibres intimes et décuple nos capacités d'accueil et de félicité. « Dieu doit, en quelque manière, afin de pénétrer définitivement en nous, nous creuser, nous évider, se faire une place. » D'où cette injonction : « Surmontons la Mort, en y découvrant Dieu. Et le Divin se trouvera, du même coup, installé au cœur de nous-mêmes, dans le dernier recoin qui semblait pouvoir lui échapper. » Cette mort est alors sacrement de l'unité et lieu d'une victoire assurée sur le multiple.

SUR LA SOUFFRANCE

Teilhard en personne a su vivre de pareille conviction, lui qui nous fait confiance de cette prière qui est un cri de tout son être : « Ce n'est pas assez que je meure en communiant. Apprenez-moi à *communier en mourant*. »

Capitulation devant l'inéluctable ? Non, car « il nous faut avoir ce paroxysme de foi en la Vie qui nous fasse nous abandonner à la mort ; comme à une tombée dans la plus-Vie ». Ainsi seulement le Christ peut-il rendre effective « l'omnipuissance qu'il possède, de par sa fonction cosmique, de sauver et de béatifier tous les éléments dociles de son Corps en croissance ».

Pierre-Jean Labarrière

Nieuport, 24 mars 1916

Dans un organisme aussi vaste que l'Univers, une multitude de bonnes volontés et de ressources demeurent sans usage, et une foule d'avortements est le prix de quelques réussites. Les obscurs, les inutiles, les manqués, doivent se réjouir dans la supériorité des autres dont ils soutiennent ou paient le triomphe. Et tout ceci est très dur. Le Monde, l'assujettissement au monde, le devoir de servir le Monde, sont lourds à porter, comme une croix ; et c'est pour nous forcer à le croire que Jésus a voulu, dominant tous les chemins de la Terre, se dresser en forme de Crucifix, symbole où chaque homme eut à reconnaître sa propre et véridique image.

Nous voudrions pouvoir en douter, espérer que la douleur et la méchanceté sont des conditions transitoires de la Vie, que la Science et la Civilisation élimineront un jour... Soyons plus vrais et ayons le courage de regarder l'existence en face.